

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Thérèse Lamartine, David Laporte, François Lavallée, Bruno Lemieux, David Lonergan, Judy Quinn and Catherine Voyer-Léger

Number 148, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

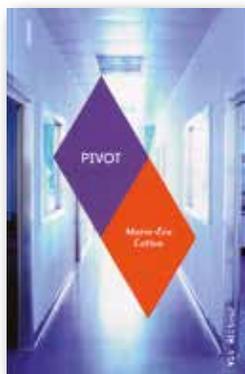
Baril, G., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bernard, M., Lamartine, T., Laporte, D., Lavallée, F., Lemieux, B., Lonergan, D., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2017). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (148), 25–45.

Marie-Eve Cotton

PIVOT

VLB, Montréal, 2017, 240 p. ; 26,95 \$

Marie-Eve Cotton, médecin psychiatre, signe son premier roman dont l'histoire se déroule dans l'unité psychiatrique d'un hôpital montréalais.



Hadrien Jalbert, baptisé Pivot en raison de sa grande culture, en est à sa douzième hospitalisation. Dans cette unité, chacun est convaincu d'être le seul sain d'esprit enfermé à tort parmi les fous. Pivot ne fait pas exception : il n'a pas de problème de santé mentale, mais il est persécuté par le Système, une organisation qui a des ramifications dans tous les lieux de pouvoir et qui force les gens à prendre du

venin qui les rend amnésiques. Autour de lui un jeune Haïtien se prend pour le Christ, un homme bipolaire a voulu s'envoler du pont Jacques-Cartier, un sans-abri discute avec des lilliputiens. Mais tout changera quand Mary, une Inuite du Nunavik qui entend des voix, sera admise dans l'unité.

Ce sont d'abord des vignettes humoristiques que nous propose Marie-Eve Cotton. Le style est vif, les personnages (les patients comme le personnel soignant) sont typés, les situations s'enchaînent sans grande montée dramatique. Dans le premier tiers du livre, l'accumulation des anecdotes parvient à montrer un milieu de vie terne où chaque journée se ressemble malgré les crises des uns et les fantaisies des autres, malgré les jalousies, les amourettes et les prises de bec. Sauf qu'un drame attend l'unité, et il faut saluer la maîtrise de la romancière, qui réussit à négocier ce tournant tragique avec émotion, mais sans perdre complètement cette touche plus légère qui caractérise son style.

Les dialogues sont justes, les personnages attachants, et l'écrivaine fait preuve d'une empathie sincère envers les malades, leurs douleurs, mais aussi leurs résistances. Par contre, Marie-Eve Cotton n'échappe pas à la tendance répandue chez les primo-romanciers à vouloir traiter de tout ce qui l'intéresse (psychiatrie, population inuite, état du système de santé, conditions de travail des infirmières, etc.). Certaines ouvertures nous laissent sur notre faim et nous aurions bien aimé en lire plus, par exemple, de la part de ces infirmières qui commentent la vie hospitalière avec un mordant jouissif.

De ce livre au ton léger et au sujet grave, on retient surtout la force des personnages et le profond amour que leur porte celle qui les a créés.

Catherine Voyer-Léger

Jean-Christophe Rufin

LE TOUR DU MONDE DU ROI ZIBELINE

Gallimard, Paris, 2017, 366 p. ; 32,95 \$

Le comte Maurice Auguste Benjowski eut une vie hautement mouvementée. Militaire, explorateur et colonisateur, ce noble d'origine hongroise, mort en 1786, à 39 ans, semble avoir été un personnage charismatique dont les exploits ont marqué les esprits en son temps.

Outre ses hauts faits de guerre, il aurait entre autres été le premier Européen à naviguer dans le Pacifique Nord dans l'espoir d'y trouver un passage vers l'Atlantique. L'aventurier a lui-même écrit la chronique de ses aventures, mémoires dont s'est librement inspiré Jean-Christophe Rufin pour concocter son dernier roman.

L'auteur de *L'Abyssin* et de *Rouge Brésil* renoue ici avec plusieurs de ses thèmes de prédilection : voyages au long cours, conquête de terres exotiques, coulisses du pouvoir, science et progrès social, amours trempées dans l'action. On remarquera entre autres le motif de la jeune amante cavalièrement enlevée à ses parents, avec le consentement enthousiaste de la principale intéressée. Une bonne part de la matière fictive du récit réside d'ailleurs dans les péripéties sentimentales entre Auguste Benjowski et la troublante Aphanasie, cette dernière étant dépeinte comme une femme dont l'indépendance d'esprit a de quoi étonner dans le contexte du XVIII^e siècle, même en tenant compte de l'influence directe de Diderot et d'autres penseurs représentatifs des Lumières.

Une majeure partie du roman est narrée par le personnage principal et sa compagne, tous deux racontant alternativement leurs histoires personnelle et commune à un Benjamin Franklin fort émoussillé. Le procédé autorise Rufin à emprunter un style quelque peu suranné qui, sans être le calque exact du français en usage chez les aristocrates et les philosophes au XVIII^e siècle, concourt à immerger le lecteur dans un ailleurs temporel.

S'il y manque peut-être le souffle brûlant qui en ferait une œuvre marquante, beaucoup des ingrédients requis pour faire un bon roman sont réunis dans ce livre. On se laisse facilement entraîner dans un récit luxuriant et plein de charme. Parfois, on ne demande pas plus.



Gérald Baril ▶

Max Férandon

HORS SAISON

Alto, Québec, 2017, 163 p. ; 20,95 \$

Peut-on conjuguer décorations de Noël et Vieux-Québec avec cadavre et enquête policière ? Pourquoi pas, répond Max Férandon en publiant *Hors saison*.

Après les réjouissants *Monsieur Ho* et *Un lundi sans bruit*, l'auteur explore maintenant le monde du polar, tout en gardant un style fantaisiste, facétieux et souvent déjanté qui lui sied si bien.

La charmante ville de Québec, où habite par ailleurs l'écrivain, s'affiche comme l'un des protagonistes du roman et joue bien son rôle, comme elle a toujours su le faire. Le lieu du crime se situe rue Sainte-Anne, dans la vieille Haute-Ville. Un cadavre est retrouvé Au Bonheur de Noël, une trappe à touristes finement nommée, ouverte toute l'année et « muni[e] d'un puissant terminal bancaire ». Devant la mort suspecte d'un employé d'entretien, la police se perd en conjectures, comme il se doit. L'inspectrice chargée de l'enquête travail-



lera sans relâche pour identifier le coupable, tout en formant un couple bizarrement assorti avec un chef spécialisé dans la cuisine végétarienne.

Un richissime critique gastronomique et d'autres personnages étranges, dont une décoratrice fantaisiste et de louches sœurs jumelles, s'unissent au propriétaire de la boutique – qui en passant déteste Noël – pour brouiller les cartes. « Y avait-il une corrélation entre la musique de Noël qui tournait en permanence et les

séquelles comportementales dont tout ce beau monde semblait souffrir ? » On peut en effet se le demander.

Les intrigues secondaires se multiplient, peut-être même un peu trop, comme d'ailleurs les fausses pistes sur lesquelles se lance la police, dont une qui met la ville en émoi. « Le tombeau de Champlain sur lequel on avait tant spéculé, tant fantasmé,

Roland Bourneuf

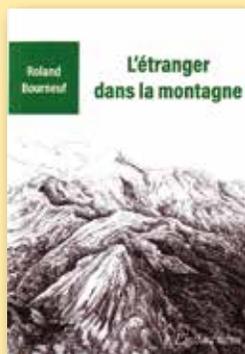
L'ÉTRANGER DANS LA MONTAGNE

L'instant même, Québec, 2017, 152 p. ; 22,95 \$

L'étranger dans la montagne est le premier recueil de nouvelles que l'auteur publie depuis *Le traversier* (2000) et son cinquième depuis *Reconnaitances* (1981). Il avait publié, au cours des dernières années, des essais (dont *Pierres de touche* en 2007 – prix Victor-Barbeau 2008 – et *Points de vue* en 2012), des récits (*La route innombrable* en 2003, *L'ammonte* en 2009) et, en tirage privé, une autobiographie (*Parcours*, 2014). Cinq des douze nouvelles dont se compose *L'étranger dans la montagne* avaient fait l'objet d'une première publication, notamment « La sonate », qui figurait au sommaire d'*Habiter la littérature*.

Mélanges offerts à Hans-Jürgen Greif en 2016.

Le recueil commence de façon très forte avec « Brendan, ou le voyage au paradis », qui évoque le saint moine irlandais



Brendan de Clonfert (484-571), surnommé « le Navigateur » en raison des périples maritimes qu'il entreprit sous la poussée d'une foi, écrit Bourneuf, « d'une puissance inconcevable à nos esprits ». Plutôt que de reconstituer l'odyssée de l'abbé, le nouvelliste s'applique à imaginer les conditions et l'état d'esprit dans lesquels celle-ci s'effectua, n'hésitant pas à ponctuer son récit de questions irrésolues et d'intrusions du narrateur. Dans une optique similaire, « Friedrich » recrée le mystérieux voyage pédestre en France du poète allemand Hölderlin au tournant du XIX^e siècle. Dans « Histoire d'Anna », Bourneuf adopte un ton qui rappelle celui de Maupassant dans *Une vie* pour raconter le destin d'Anna, la fille d'un baron qui hérite, en vue d'un mariage qui n'aura finalement pas lieu, d'un vieux château décrépît. « Le petit tableau hollandais » décrit les efforts d'un romancier pour se replonger dans la réalité d'un obscur peintre néerlandais, Lucas van Gelden, afin de retrouver le regard à partir duquel celui-ci a peint un paysage qui évoque, pour le narrateur, « une coulée de nuit au sein du jour ».

Les nouvelles de Roland Bourneuf sont des traversées de l'espace et du temps. Au moyen d'une prose fine et soignée, l'auteur capture les séductions combinées du voyage et de l'imagination. Le lecteur en sortira ébloui et inspiré.

Patrick Bergeron

le graal identitaire de toute une nation avait été enfin localisé. » Apparaissent aussi au fil des événements d'autres moments historiques mémorables comme la présence de Hitchcock à Québec en 1952 pour tourner *I Confess*.

L'enquête offre une occasion trop belle pour livrer quelques tristes, mais sages constats sociaux. « Parce que le grand enjeu de la gériatrie, au fond, c'était de calmer ces petits vieux qui passaient leurs journées dans l'antichambre du radotage. » Ou encore, sur la religion : « En sortant du bar, il aperçut, juste en face, l'église Saint-Jean-Baptiste. Condamnée elle aussi au silence, celle-ci soldait ses toutes dernières prières au dieu de l'oubli ».

Hors saison, à lire pour l'histoire et pour l'Histoire.

Michèle Bernard

Waubgeshig Rice

LE LEGS D'ÉVA

Trad. de l'anglais par Marie-Jo Gonny

David, Ottawa, 2017, 306 p. ; 21,95 \$

Que se passe-t-il chez un peuple « placé » dans une réserve et coupé de ses racines ?

Waubgeshig Rice est un Anishinabé de la réserve de Wasauksing. Il a eu la chance de faire des études supérieures en journalisme et travaille à la CBC. Il vit à Toronto, mais demeure lié à son peuple. Son œuvre témoigne de son attachement et de sa volonté de parler de la vie, de la colère, des attentes, des échecs et des réalisations des autochtones en s'adressant à ceux-ci, mais aussi aux « allochtones ». *Le legs d'Eva* est son deuxième ouvrage, mais le premier traduit.

La situation des habitants de la réserve de Birchbark (nom inventé) sur la rive nord de la baie Georgienne, comme la réserve dont est natif l'auteur, est loin d'être saine. Alcool, violence, scolarisation incomplète, suicides s'inscrivent dans un climat de pauvreté et surtout d'absence d'espoir, porteur d'une colère qui ne sait pas trouver son objet. Pourtant, certains cherchent à s'en sortir comme c'est le cas de la famille Gibson. L'ainé, Edgar, a tenté des études universitaires, mais il a abandonné au bout d'un semestre, incapable de vivre la pression de la ville et des préjugés de ses habitants. Un premier drame s'abat sur cette famille de cinq enfants : les parents sont tués dans un accident d'automobile. Edgar se retrouve du jour au lendemain chef de famille ; il a vingt ans. Trois ans plus tard, Eva décide à son tour de s'inscrire à l'université, rêvant de devenir avocate pour servir les siens. À la fin de sa première année, elle est tabassée par Mark, un jeune Blanc à qui elle se refusait ; inconsciente, elle meurt de froid dans la ruelle. Toute l'intrigue se construira autour de la perte des parents et de celle d'Eva. Quel sera le legs d'Eva ? La vengeance ? La résilience ?

Le roman est divisé en six parties, chacune consacrée à un des cinq enfants Gibson et la sixième apportant la conclusion. L'intrigue se déroule entre 1989, quatre ans après la mort des parents, et se termine en 1998, soit dix ans après l'assassinat d'Eva. La boucle sera alors bouclée. Le roman s'ouvre sur le destin tragique d'Eva, puis retrace le parcours des autres enfants en situant chaque partie dans un moment précis de leurs vies et en faisant appel au passé. Une structure traditionnelle simple et efficace dans laquelle descriptions, états d'âme et dialogues occupent une large place.

Le cheminement des Gibson semble exprimer l'espoir, chacun réussissant à sa façon après des difficultés et des errances à trouver sa voie au sein de sa communauté ou au service de celle-ci (Stanley termine sa maîtrise et travaille au ministère des Affaires indiennes à Ottawa). Mais la chute illustrera le fait qu'il reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant que la colère devienne résilience. Dans un songe, Eva apparaît à Stanley : « Les gens se souviennent de moi comme de l'Indienne qui s'est fait tabasser et qui est morte de froid. Je suis morte

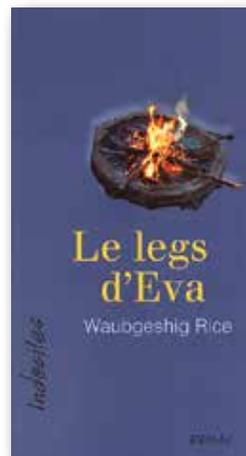
avant d'avoir pu faire le legs que je voulais. Au lieu de cela, mon legs est le souvenir d'une mort violente. Nous sommes un peuple tragique. Nous transmettons ces tragédies et cette violence de génération en génération. Elles nous définissent ».

Le portrait que trace Waubgeshig Rice est sans complaisance. Il montre les préjugés des allochtones (une scène d'anthologie entre un professeur d'histoire du Canada et Eva), les ravages de l'alcool et de la faible scolarisation sur les autochtones, qu'ils vivent ou non dans les réserves, réserves qui sont à la fois le lieu de l'échec et celui de la renaissance dans la

mesure où l'on se réapproprie, comme la famille Gibson, les valeurs fondamentales des Anishinabés et la langue ojibwée.

Il n'est pas question de morale avec des méchants et des bons dans ce roman. Ni de leçons à donner. Il s'agit d'un état de fait qui tient du docudrame. Ce roman ferait d'ailleurs une excellente minisérie. Waubgeshig Rice nous emmène dans son monde et il le peint avec précision en même temps qu'avec tout l'amour et toute la compassion qu'il ressent. Aimer ne signifie pas fermer les yeux, mais au contraire les garder bien ouverts. Et ça, Rice en a été capable.

David Lonergan



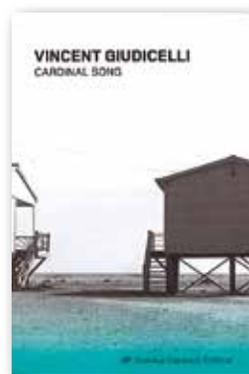
Vincent Giudicelli

CARDINAL SONG

Annika Parance, Montréal, 2017, 268 p. ; 24,95 \$

Sur l'album *Sad Songs for Dirty Lovers*, le chanteur du groupe The National pousse de sa voix plaintive un « Cardinal song » inspiré, une ballade déchirante sur un amour impossible. Est-ce cette même piste qui inspire à Vincent Giudicelli son premier roman ?

Chose certaine, son *Cardinal song* se présente lui aussi comme une chanson triste sur des amants paumés que l'éloignement géographique et sentimental sépare. Tous les personnages sont d'ailleurs seuls dans ce livre, orphelins égarés, solitaires et sans



attache. Ils ont renoncé à l'héritage de leurs parents, renoncé aussi à la famille et à la transmission filiale.

Peut-être en raison de cette filiation rompue, le *no futur* devient le credo de cette génération sauvage qui s'ébat vainement, perplexe devant l'avenir. Marie et Laura errent parmi tous les continents, tandis que Norman s'explode le cœur à grands traits de cocaïne. Puis Marie tente de

rétablir cet équilibre rompu en se lançant à la poursuite de son père. Bientôt, c'est au narrateur de se lancer à la recherche

René Lapierre

LES ADIEUX

Les Herbes rouges, Montréal, 2017, 416 p. ; 24,95 \$

Avec *Les adieux*, l'essayiste et poète René Lapierre poursuit son exigeante aventure de réflexion et d'écriture en livrant une somme poétique dense et multiforme. Interpellant les lecteurs – « Je vous écris à vous... » –, les conviant à épouser ses préoccupations et à tenter comme lui de s'affranchir de la peur, du mensonge et de la haine, le poète en appelle à l'ouverture, au don de soi : « Aimer est sans ruse. / C'est notre seule chance / à présent ».

À travers trois parties intitulées « Clartés », « Défaites » et « Commencement », l'imposant ouvrage déploie dix-sept suites en vers ponctués, marquées chacune en ouverture par une brève prose narrative relatant un événement de la petite ou de la grande histoire du siècle dernier. En un jeu complexe d'ellipses et de sauts dans le temps, où les drames collectifs et les compromissions quotidiennes servent de points d'ancrage aux souvenirs qui y trouvent également un tremplin vers la conscience, l'auteur exprime un désir de rédemption pour l'humanité selon lui déchue et déshonorée.



Dans la parfaite continuité de ses précédents recueils, dont *Pour les désespérés seulement* (2012, Prix du Gouverneur général en 2013), Lapierre brosse un portrait sombre du monde, posant sur lui un regard pessimiste – certains diraient lucide, d'autres, nihiliste – qui pourrait confiner au désabusement complet n'était-ce l'espoir qui y affleure, comme le sfumato dans un tableau de Léonard de Vinci.

Usant d'un procédé répétitif aux effets incantatoires, à la manière du « Je me souviens » de Perec qu'il reprend aussi, Lapierre fait l'inventaire des catastrophes et des tromperies qui affligent les humains dans leur simultanéité souvent aléatoire : « *Pendant ce temps* un train explose – / – à Lac-Mégantic ; la compagnie ferroviaire / n'offre à personne / ses condoléances, ses regrets » ; « *Pendant ce temps* / les agences de presse nationales / et internationales ne cessent / de mentir, le plus souvent / par omission ». Ainsi les abuseurs sont-ils accusés, qu'il s'agisse des élites religieuses, financières ou politiques. La naïveté, la duperie, l'hypocrisie sont également dénoncées : « Nous demeurons muets devant / la torture officielle, les tueries d'État [...] devant les injures lancées chaque jour / aux errants, aux vivants, aux femmes / et aux hommes – à quiconque est encore / miraculeusement / capable d'aimer ».

Comment ne pas être éperdu de désarroi au sortir de cette lecture ? Comment « conserver un grain d'espoir / au tréfonds de la démence », dans ce trop-plein d'images funestes que charrie ce livre-fleuve dans sa déferlante ? La réponse du poète, semble-t-il, fut de nommer l'horreur pour en exposer la substance, la vider de son sens, puisqu'à la fin « [l]e vide / s'illumina. Toute matière / devint amour ».

Bruno Lemieux

de Marie, entre la Tunisie, le Vietnam, la France et les États-Unis où il retrouvera lui-même le père de son amoureuse, un peintre vivant dans une modeste maison mobile bercée par le vent cuisant du désert de Mojave. Comme pour sanctionner cette rupture familiale définitive, les amoureux font ensuite l'expérience d'une autre révélation à quelques pas d'une faille creusée par une secousse sismique : l'expérience de la solitude à deux.

Étrange et déroutant, le récit de Giudicelli a ce quelque chose des univers décalés de David Lynch dont le *Wild at heart* – une autre histoire de *dirty lovers* – est cité en exergue. On y trouve également une bonne dose de cette carte postale américaine que l'on propose aux touristes pour qu'ils retrouvent l'Amérique de leur salon, les images d'Épinal qui les font tant rêver : « La rumeur incessante de Los Angeles, ce roulis pneumatique qui s'enfonce jusque dans les rêves, laisse place au silence du Nevada au petit matin. Le long de Dean Martin Drive, le jour naissant blaudit les façades platine de l'hôtel Mandalay. [...] L'ombre des magnolias se répand en flaques sur le parking du motel. Le moteur éteint de mon épave émet ses cliquetis de chaleur et des effluves caramélisés de caoutchouc ». Du déjà vu, disais-je ? Du rarement lu aussi, faut-il encore ajouter, tant cet air connu, par moments, se fait diablement séduisant.

David Laporte

Karen Köhler

BÊTES FÉROCES, BÊTES FAROUCHES

Trad. de l'allemand par Isabelle Liber

Actes Sud, Arles, 2017, 272 p. ; 39,95 \$

Intrigué par le titre – preuve que cela compte –, puis par le point de vue des éditeurs – on finit toujours par le lire –, je me suis plongé dans ce recueil de neuf nouvelles, premier livre publié par Karen Köhler, actrice, illustratrice, auteure de pièces de théâtre, peut-on également lire sur la quatrième de couverture.

Difficile de ne pas être dubitatif devant pareille déclinaison quand, de surcroît, la presse allemande a dit beaucoup de bien de ce recueil. J'ai donc amorcé la lecture de *Bêtes féroces, bêtes farouches* avec certaines attentes (ce qui n'est jamais la meilleure attitude pour aborder une œuvre). J'ai rapidement été agacé à la lecture de la première nouvelle, « Il comandante », tant par le propos, le ton, le style résolument nouvelle écriture. Âgée de 33 ans, une jeune femme, que l'on devine vive et jolie, vient de subir une opération pour traiter un cancer de l'intestin. En plus de se retrouver avec une poche externe, qui lui expose, ainsi qu'à ses intimes, ses derniers repas avalés sans

appétit, elle doit maintenant affronter de nouveaux traitements de chimiothérapie, tout en sachant que plus personne ne la désirera, à commencer par son petit ami qui ne lui donne plus signe de vie. Les échanges avec le médecin, mais surtout ceux avec cet autre patient surnommé « Il comandante », à l'allure d'un pépé pop star, nous plongent dans un univers de bons sentiments jusqu'au cou. La poche est pleine. D'où l'agacement premier puisqu'on appréhende rapidement le déroulement de l'histoire et que rien n'intervient pour nous inciter à faire amende honorable. Bon, on se dit qu'il y a quand même un ton, une manière de raconter une histoire qui n'est pas sans efficacité ni qualité. On poursuit. La seconde nouvelle, « Cowboy et Indien », nous plonge (bis) en plein désert du Dakota du Sud ou du Nord, peu importe. Une jeune fille (bis) vient de miraculeusement échapper à une tentative de viol et se retrouve seule dans ce désert. Seule, sans nourriture et sans eau. La mort assurée, quoi. Apparaît alors, comme dans un rêve, un Indien qui lui vient en aide. Un peu cliché, certes, mais lentement se dessine sous nos yeux une autre trame narrative,

non plus une histoire de bons sentiments et de bon Indien qui vient à la rescousse d'une jeune femme, belle et blonde, réplique de celle de la première nouvelle dans un autre cadre, mais plutôt l'illustration de la fragilité humaine, de l'exclusion, de la brutalité de la vie en société lorsqu'on affiche sa différence. La chute nous laisse muet et l'on sait que l'on poursuivra la lecture du recueil d'un autre œil. Le troisième texte prend la forme d'une série de cartes postales qui nous racontent, par bribes, une histoire d'amour qui trouvera son épilogue à Stromboli. On comprend mieux, à partir de là, pourquoi ce recueil a eu autant



de succès, et cela tient à ce qui nous agaçait au début : le propos, le ton, le style. Le côté feu d'artifice. Le recueil se termine par un texte, « Exhume-moi », qui emprunte au conte sa forme et le contenu qu'il livre : le début et la fin d'un monde, comme l'écriture parvient parfois à nous y faire croire. « Tu es celui qui m'aura trouvée. Je t'adresse ce que j'écris. » Ainsi commence le texte.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ce recueil est un..., mais il mérite davantage qu'un simple détour. Ne serait-ce que pour secouer le lecteur féroce et farouche tapi en chacun de nous.

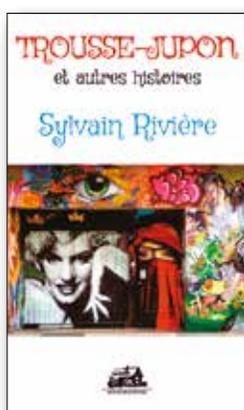
Jean-Paul Beaumier ►

Sylvain Rivière

TROUSSE-JUPON ET AUTRES HISTOIRES

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2017, 252 p. ; 24,95 \$

Depuis *La saison des quêteux* (1986), Sylvain Rivière poursuit inlassablement la même mission : chanter la Gaspésie en faisant appel à une langue colorée qui s'inspire de ce qu'il appelle le « patois » local dans son essai *Prendre langue* (2002), mais qu'il transforme en un chatolement qui amuse l'oreille, tout en rendant hommage à ceux et celles « qui ne [...] prendraient jamais autrement » la parole.



Les douze nouvelles de *Trousse-Jupon et autres histoires* continuent cette exploration, tant il est vrai que sa banque de personnages semble infinie. De Minique-la-Dérive, qui a abouti sur l'archipel des Ramées (le nom donné aux Îles-de-la-Madeleine par Nicolas Denys en 1672), à Ado-les-Médailles, qui doit son surnom moins à la guerre qu'aux médailles achetées à vil prix à Paris à la Libération, la galerie de personnages couvre plusieurs facettes de l'âme humaine, tout en décrivant une

société gaspésienne à la fois réelle et imaginaire. On est dans le registre du conte où toutes les fantaisies sont possibles : des personnages hors de l'ordinaire qui vivent à une époque aux contours aussi indéfinis que la société dans laquelle ils s'inscrivent, mais dont on peut penser qu'elle se situe quelque part dans les années 1940 et 1950, avec tout ce qu'il faut de détournements et d'anachronismes qui empiètent sur l'histoire et le légendaire. Peau de Chagrin affirme d'ailleurs ici « que le seul vrai pays de ses chairs dort au beau mitan de nos croyances populaires ». Car la vérité est dans la recreation littéraire de ce que Sylvain Rivière retient de son coin de pays, Gaspésie et Îles entremêlées. Alors le verbe jaillit dans des envolées comme celle-ci, où l'auteur trace le portrait de Jeanne d'Arc Babin : « Brise de terre, proche parente de jusant l'insoumis et de nordet la tripaille, ni dieu ni démon, brumage et rêve monté sur deux pattes, phare et langue de feu naviguant à l'estime, volupté détrossée à l'astrolabe alignant les failles enfirmamentées en trempant sa plume d'amertume dans l'encrier renversé d'une baie tout aussi désœuvrée qu'illettrée ».

Alors, on embarque ou pas dans cet univers à nul autre pareil. Mais quand on embarque, on découvre un monde aussi vrai que le plus vrai des mondes.

David Lonergan

Natalee Caple

IL ÉTAIT UNE FOIS CALAMITY JANE

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, Montréal, 2017, 258 p. ; 27,95 \$

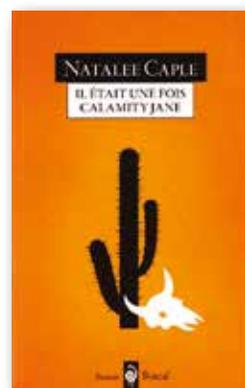
Martha Jane Canary, dite Calamity Jane (1852-1903), est une figure légendaire de la conquête de l'Ouest. Ce n'est pas la première fois qu'elle inspire les écrivains, puisqu'elle occupe une place de choix dans les romans de Pete Dexter, *Deadwood* (1986), et de Larry McMurtry, *Buffalo Girls* (1990). Et pourtant, ce troisième roman de la Canadienne Natalee Caple ne donne pas l'impression de siffler un air connu.

Cela tient sans doute au dispositif narratif, qui a été attentivement élaboré. Caple fait alterner différentes séquences de récits, notamment celles concernant Miette (la fille de Jane) et Martha (Jane elle-même). La trame de départ est fictive : l'auteure imagine la quête entreprise par Miette pour retrouver cette mère qui l'a abandonnée alors qu'elle n'était qu'un bébé. Une quête menée à contrecœur puisqu'elle lui a été dictée par son père adoptif (lui aussi une invention de l'auteure) avant de mourir. Tout le reste, ou presque, a été emprunté à l'Histoire, puisque Caple présente son roman comme « une œuvre de métafiction historiographique ».

En fin de volume, elle énumère les sources (relativement nombreuses) qu'elle a pastichées. On ne sera pas surpris d'y retrouver l'autobiographie (*Life and Adventures of Calamity Jane*) que la célèbre éclairceuse des Black Hills distribuait sous forme de prospectus lors des spectacles sur l'Ouest américain auxquels elle participait dans les années 1890. Une source pourra toutefois sembler plus inattendue, bien qu'elle explique l'atmosphère magnétisante des premiers chapitres : *Pedro Páramo* (1955) de Juan Rulfo. Caple associe la quête de Miette à une relecture contemporaine de ce grand classique du réalisme magique.

Il était une fois Calamity Jane propose une fascinante incursion au cœur des Badlands, de même qu'une réappropriation féminine du Far West avec son lot de figures mémorables comme Belle Starr, Dora DuFran et Poker Alice.

Patrick Bergeron



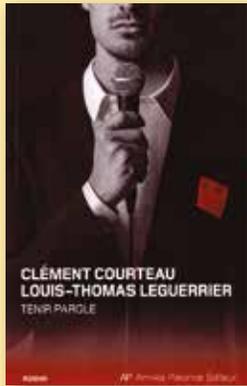
Clément Courteau et Louis-Thomas Leguerrier

TENIR PAROLE

Annika Parance, Montréal, 2017, 228 p. ; 22,95 \$

Après le sucré de l'érable, voici l'amer de l'étales. *Tenir parole* se présente comme une réponse à *Tenir tête*, essai sur la grève étudiante de 2012 paru l'année suivante et signé Gabriel Nadeau-Dubois. Le GND fictif qui se raconte dans *Tenir parole* élabore un portrait nuancé, révélant, ici, un douloureux secret, là, l'un de ses points faibles. Parmi sa meute rapprochée se côtoient fidèles, suiveurs et traîtres, tandis que dans sa nébuleuse intime se trouvent une ex-amoureuse endossant la tenue de combat du Black Bloc, une mère veuve de ses idéaux et un père castrateur à qui il dira : « Va chier papa ! Va chier ! » Si l'exofiction, à la mode littéraire d'aujourd'hui et écrite à quatre mains, donne à voir un GND qui ne se prend certes pas pour de la crotte de bique, elle le montre aussi, au fil des événements, de plus en plus tourmenté par les affres du doute, la *fureur régicide* de la population étudiante et le poids du mandat que lui a confié cette CLASSE transformée en véritable machine de guerre.

L'incipit du roman pose avec un sens certain de la formule le drame et la trame politiques de la protestation des carrés rouges, et nous mène dans les coulisses où s'est ourdi un printemps pas comme les autres, occupé par ses principaux acteurs, presque tous identifiables, de John James Charest à Amir Khadir, sans oublier *les biens domptés* Martine et Léo. On croit dès lors que les deux auteurs, Clément Courteau et Louis-Thomas Leguerrier, ont échappé au traquenard que tend pareil projet politico-romanesque. Pas tout à fait. Pas tout de suite. Leur mise en place du contexte, des personnages



et des enjeux est par trop explicite et bavarde. En somme, un peu lourde. Mais quand, dans les eaux glacées du calcul, arrive le passage très réussi des négociations entre les trois porte-parole des associations étudiantes et le gouvernement libéral de l'époque, où l'on entend la colère contestataire de la rue, surgit ce qui manquait jusque-là au récit, un souffle passionnel d'une belle hauteur poétique. Ainsi, dans la mêlée violente entre policiers et émeutiers qui se jaugent, se battent, au sang quelquefois : « Le combat, presque immobile, semble être une étreinte maintenant ».

Si l'on se doutait de la complexité de ce soulèvement historique, singulier à la fois par sa durée et sa portée, par les dualités féroces qu'il a engendrées, *Tenir parole* montre les dessous et les tractations où s'affrontent des forces contraires, souvent ennemies. Les deux auteurs, membres du collectif révolutionnaire Hors-d'Œuvre très actif pendant la crise, dépècent scrupuleusement les luttes intestines, les jeunes solidarités et les vieilles rivalités. Leur commentaire politique acéré n'est jamais très loin, et c'est bien. « Un bon politicien commence toujours par fouiller les détritiques de votre assiette. Après ça, il va fouiner dans les ordures ménagères. » Voyez aussi certains points de vue assassins : « Est-ce que le peuple va voter libéral et appliquer son droit inaliénable et sacré à l'auto-extinction... ? » Gorgée de désillusions, leur exofiction se conclut sur une note pareillement grinçante et déconcertante.

En refermant *Tenir parole* et face à l'étales politique des jours présents, une question lancinante s'impose. Que restait-il de ces beaux jours de notre printemps au goût d'érable ? Après un intermède péquiste de dix-huit mois pendant lequel a été annulée la hausse des frais de scolarité, les affairistes libéraux ont repris le pouvoir, et règnent depuis dans une légitimité fort douteuse. Pour autant que le précaire équilibre se maintienne, ils continueront d'essayer des vagues de scandales en maintenant une cote électorale quasi inflexible. Mais si l'on en croit Courteau et Leguerrier : « La politique est combustible ».

Thérèse Lamartine

www.nuitblanche.com

Numéros courants | Archives | Exclusivités Web

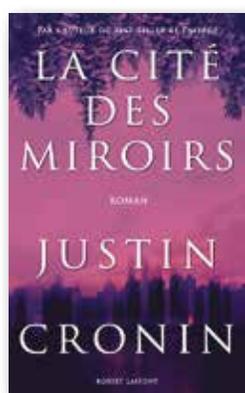
Justin Cronin

LA CITÉ DES MIROIRS

Trad. de l'américain par Dominique Haas

Robert Laffont, Paris, 2017, 808 p. ; 34,95 \$

Dernier volet d'une trilogie entamée en 2011 avec *Le passage* et poursuivie en 2013 avec *Les Douze*, *La cité des miroirs* vient conclure de façon magistrale cette épopée postapocalyptique née d'un vœu émis par la fille de l'écrivain : la jeune Iris Cronin avait dit à son père qu'elle aimerait lire « l'histoire d'une fille qui sauve le monde ». Sept ans et près de trois mille pages plus tard, c'est chose faite.



Cet enfant-sauveur, c'est Amy Harper Bellafonte. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle fut forcée de prendre part au « Projet Noah », une expérience gouvernementale ultrasecrète visant à tester un virus censé accroître la longévité. Mais les choses ont mal tourné : les douze cobayes qui ont reçu le virus se sont transformés en monstres assoiffés de sang, les « viruls ». Ils ont rapidement plongé le monde dans le chaos et décimé la population. La petite Amy,

en revanche, a hérité de certaines caractéristiques des viruls (l'immortalité par exemple), mais pas de leurs pulsions meurtrières. Elle deviendrait, un siècle plus tard, une figure-clé du combat contre le fléau.

À la fin du volume précédent, Amy et ses compagnons étaient parvenus, au terme d'une lutte acharnée et de nombreux sacrifices, à enrayer la menace des Douze. Au début de *La cité des miroirs*, la vie semble avoir repris ses droits. Les survivants, sortis de derrière les hauts murs qui les avaient protégés jusque-là, s'affairent désormais à rebâtir la société. Mais le cauchemar n'est pas pour autant terminé. Michael Fisher (l'un des principaux alliés d'Amy avec Peter Jaxon et Alicia Donadio) découvre qu'une nouvelle attaque des viruls est à redouter. Cet ultime et effroyable assaut sera mené par Tim Fanning, alias « le Zéro », c'est-à-dire celui par qui tout est arrivé.

La trilogie du *Passage* est une puissante œuvre d'imagination. Cronin recourt au registre cataclysmique où Stephen King (*Le fléau*) et Margaret Atwood (trilogie *MaddAddam*) ont excellé, mais de manière à renouveler le mythe du vampire. Ses « viruls » sont bien plus captivants que les « Enfants de la Nuit » d'Anne Rice. Mais ce n'est pas seulement la richesse de l'imagination qui rend la lecture du cycle de Cronin si envoû-

tante : la beauté de l'écriture et la subtilité du dispositif narratif (avec ses multiples trames temporelles) y jouent aussi pour beaucoup. Les amateurs de romans tout court apprécieront les clin d'œil à Dickens et à Verne que l'auteur a disséminés dans *La cité des miroirs*.

Patrick Bergeron

Arnaldur Indridason

DANS L'OMBRE

TRILOGIE DES OMBRES, T. 1

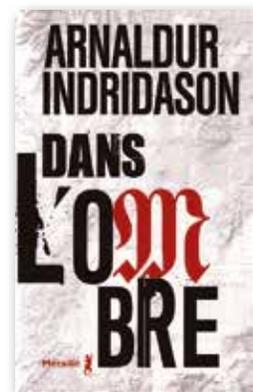
Trad. de l'islandais par Éric Boury

Métailié, Paris, 2017, 343 p. ; 34,95 \$

Phénomène littéraire mondial, l'Islandais Arnaldur Indridason abandonne momentanément dans les fjords de sa petite enfance l'inspecteur Erlendur Sveinsson, un attachant personnage que ses lecteurs suivent depuis vingt ans. Publiés dans une trentaine de pays, les livres de l'historien ont récolté de nombreux prix prestigieux. L'auteur propose maintenant une intrigue qu'il situe dans les années 1940, la *Trilogie des ombres*, une saga de type thriller dont *Dans l'ombre* est le premier tome.

En 1941, en pleine Seconde Guerre mondiale, l'île nordique sert de base navale aux Alliés et de terrain de jeux aux espions allemands. Le gouvernement islandais ayant refusé de prendre parti, le pays a été envahi en 1940 par les Britanniques, auxquels ont ensuite succédé les Américains. L'Islande a réussi à maintenir sa neutralité, non sans payer le prix de l'occupation : marché noir, exploitation sexuelle ou activités d'espionnage et de contre-espionnage. La présence sur son sol de soldats étrangers allait provoquer d'inévitables rapprochements entre ceux-ci et les jeunes Islandaises, phénomène appelé la « Situation ».

Flovent, le seul enquêteur de la police criminelle de Reykjavik, assisté de Thorson, un Canado-Islandais prêté par l'armée d'occupation, devra non seulement identifier l'auteur du meurtre sordide d'un citoyen lambda, mais aussi tenir compte des sensibilités locales, particulièrement pour interroger les témoins qui « vivent la Situation », des femmes qui rêvaient d'une autre vie. « Elle dit que c'est nettement mieux d'en dégoter un comme ça plutôt qu'un Islandais. Elle était sacrément contente quand elle les a vus arriver... je veux dire les soldats... »



Les deux inspecteurs ne tarderont pas à ouvrir une autre boîte de Pandore, celle du passé nazi de certains insulaires. « Même si le trait était grossier et maladroit, en l'examinant à la lumière crue du laboratoire, on distinguait clairement la croix gammée dessinée sur le cadavre. » Les sagas vikings en avaient convaincu plus d'un que les Islandais étaient issus de la race la plus pure qui soit. Cette façon de voir n'avait-elle pas mené les nazis de tout acabit à confondre eugénisme et extermination, en se basant sur des explorations génétiques souvent cruelles ? « Il a renié son ancienne foi. [...] Il a cessé de croire à la propagande extravagante des nazis », mais est-ce vrai ? L'écrivain multiplie les vraies et les fausses pistes, les doubles jeux et les surprises au tournant des chapitres. Les jardins secrets et les parts d'ombre se confondent. Winston Churchill viendra-t-il visiter l'île et sa présence pourrait-elle galvaniser les forces de l'ombre ?

La femme de l'ombre, le deuxième tome de la saga, est attendu avec impatience cet automne car, même absent, on sent que le souffle chaleureux de l'inspecteur Erlendur n'est jamais loin.

Michèle Bernard

Sébastien La Rocque

UN PARC POUR LES VIVANTS

Le cheval d'août, Montréal, 2017, 167 p. ; 23,95 \$

Sébastien La Rocque est le fils du défunt Gilbert La Rocque, écrivain aussi connu du milieu littéraire québécois des années 1970 pour avoir œuvré à titre d'éditeur chez Québec Amérique. Après avoir abandonné des études doctorales en lettres, La Rocque, le fils, s'est quant à lui recyclé dans l'ébénisterie.

C'est donc à dessein si l'homme n'occupe pas le premier plan de ce roman morcelé qui suit les destins entrecroisés de plusieurs figurants. Tout se passe comme si les personnages de La Rocque habitaient en étrangers un espace meublé de bricoles, et par le fait même comme s'ils étaient relégués à la périphérie des récits auxquels ils sont supposés donner vie. Michel, un professeur de littérature en sabbatique, se réfugie dans les livres de sa vaste bibliothèque ; Marin, un antiquaire souffrant du syndrome de Diogène, croule sous les vieilleries entassées dans son appartement ; pour combattre l'inanité

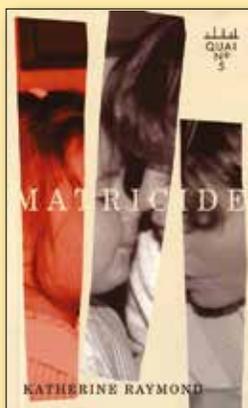
Katherine Raymond

MATRICIDE

XYZ, Montréal, 2017, 231 p. ; 24,95 \$

Dans ce premier roman, Katherine Raymond – qui poursuit présentement des études en psychiatrie – propose une parole acérée sur le monde de la médecine psychiatrique, mais aussi sur les diverses aliénations qui caractérisent le rapport des femmes occidentales à leur corps et à leurs rôles. Autofiction ? La similitude entre les noms de l'auteure et de la narratrice le laisse croire.

On pense bien entendu à Nelly Arcan, qui est d'ailleurs évoquée au passage, mais il ne faut pas croire au pastiche. Le style se rapproche un peu de *Folle* : au lieu d'une lettre de suicide destinée à l'amant perdu, il s'agit d'une narration à la deuxième personne qui s'adresse à la mère suicidée. Et si cette question du rapport mère-fille était essentielle chez Arcan, la lecture qu'en propose Katherine Raymond se présente un peu comme un complément.



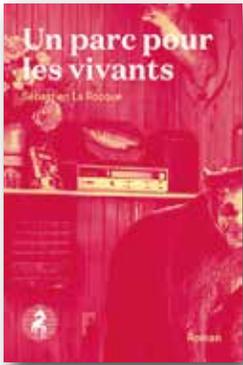
La mère, ici, n'est pas une larve comme chez Arcan : elle est belle. La fille, elle, devient le réceptacle de ses ambitions. À défaut d'être belle, elle sera brillante et autonome. Parmi les meilleures pages du livre, cet exercice infini de comparaison entre les deux femmes qui témoigne de tant d'aliénations accumulées. Si plusieurs des convictions de la narratrice perturbent, dont cette idée que c'est surtout la blondeur qui définit la beauté, elles deviennent au fil du texte les traces d'obsessions dont on sait bien qu'elles sont collectives.

De cette relation fusionnelle, la fille héritera donc, parce qu'insuffisamment jolie étant jeune, du rêve professionnel de sa mère : devenir médecin. Interne en psychiatrie, pourra-t-elle se pardonner de n'avoir pas saisi la détresse de sa mère, de ne pas avoir su l'empêcher de se suicider ? Le chemin sera difficile : Katherine deviendra elle-même patiente après avoir tenté de suivre les traces de sa mère. Le travail de témoignage de cette période psychiatrique, y compris les perceptions altérées par la médication, est très réussi.

Si le texte pêche parfois par abus de densité, l'émotion est rendez-vous. Certains passages sont même oppressants. Mais surtout, les questions soulevées quant à notre capacité, individuelle et collective, à faire face à la souffrance humaine vous habiteront longtemps.

Catherine Voyer-Léger

de son existence, Mathieu butine sur Internet, aligne les rencontres extraconjugales dans les chambres de motel. Quant à Thomas, il opte pour la sagesse du nageur : si tu ne peux vaincre le courant, retire-toi. Seul, puis en compagnie de Myriam, il part à la recherche d'une place pour les vivants, d'une cabane dans un impossible Walden où, redevenu maître de lui-même, il se réappropriera enfin le centre de son propre monde.



Parce que ce sont les objets qui tiennent le premier rôle, l'action de ce livre reste assez mince. La Rocque pratique plutôt une description photographique, brillamment servie, au demeurant, par son regard de passionné de meubles et

d'antiquités qu'il aiguise depuis des années. Sur le fond d'une Grande Fin ourdie par la civilisation matérielle de l'*homo economicus*, il applique aux relations humaines les principes de l'économie marchande : servir, jeter. Le message est parfois gros à force d'accumulations, mais toujours livré dans la forme la plus soignée. En résulte une espèce de rejeton tardif du nouveau roman élaboré à partir des thèses sociologiques de Jean Baudrillard.

David Laporte

Sophie Bouchard

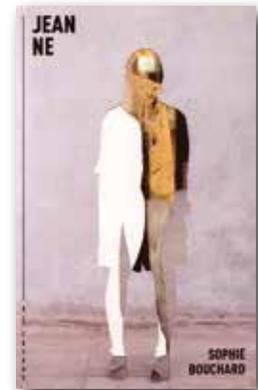
JEANNE

À l'étage, Montréal, 2017, 377 p. ; 29,95 \$

Après *Cookie* (2008), qu'elle voyait comme le pendant féminin de la série télévisée *Les Invincibles*, et *Les bouteilles* (2010), où elle s'intéressait à la solitude des gardiens de phare, l'écrivaine et intervenante sociale Sophie Bouchard signe un troisième roman, consacré cette fois à la dysphorie du genre et à la transsexualité.

Jeanne relate l'histoire d'une femme née dans un corps d'homme et qui, faute de pouvoir assumer sa véritable identité, s'est constitué un personnage de « mâle alpha » et de bon père de famille. Mais un jour, Jean Martin estime que le jeu a assez duré. Il décide, contre vents et marées, d'assumer pleinement la femme qu'il a toujours été. Jean devient alors Jeanne. Une grande partie du roman de Sophie Bouchard consiste à décrire le mur d'incompréhension auquel le personnage va dès lors se heurter de la part de sa femme, de ses deux fils, de sa mère, de ses frères et sœurs, de ses amis et de certains collègues de travail. Sa femme, Doris, est la plus hostile ; elle cherchera à lui faire payer très cher ce changement de vie. Sa mère, Amélia, prend le parti de Doris. Rien d'étonnant à cela : elle a toujours manqué d'empathie et n'a jamais pris au sérieux les signaux que lui envoyait son étrange benjamin. Les deux fils, Dominic et Maxime, auront toute une série d'étapes à franchir avant d'accepter leur « mère n° 2 ».

Comme étude psychologique, *Jeanne* est très réussi. Sophie Bouchard retrace de manière très crédible et assez touchante les peines, les humiliations, les préjugés, mais aussi les espoirs et les joies que traverse la narratrice. En ce sens, *Jeanne* est un ouvrage important. L'auteure montre qu'il faut parfois se préparer à tout perdre si l'on souhaite être pleinement soi-même. Sur le plan littéraire par contre, la réussite paraît moins éclatante. La romancière écrit de façon juste et colorée, mais son livre est trop long. On a souvent l'impression d'y retrouver de mêmes idées et de mêmes informations formulées différemment. De telles redondances auraient pourtant été faciles à éliminer. En revanche, les mini-chapitres intitulés « Scénario catastrophe », « Avance rapide » et « Portrait » dénotent d'excellentes dispositions à la mise en forme narrative.



Patrick Bergeron

nuitblanche.com

Analyser et documenter | Donner à découvrir et à lire